

Le Musée d'art Moderne de Belfort, Donation Maurice Jardot, accueillera une sélection des œuvres récentes de Jacques Pasquier du 24 Juin au 8 octobre 2011 : 30 toiles, 5 xylogravures, 1 linogravure et 10 statuettes de terre cuite seront exposées ainsi que quelques livres rares illustrés par l'artiste.

Né en 1932 à Caen, Jacques Pasquier débute par la bande dessinée tout en écrivant de la poésie qu'il illustre et en poursuivant sa passion pour l'entomologie. Après un séjour d'un an à Paris, il s'installe définitivement à Caen où il ouvre la galerie « Cadomus » véritable lieu de rencontre qui permettra à de nombreux artistes d'exposer leurs œuvres. Jacques Pasquier se consacre alors à la peinture : personnages reliés entre eux, êtres s'arrachant de l'enlèvement pour tenter de retrouver la liberté du papillon... sont les premiers thèmes traités par l'artiste. Qu'elle soit figurative, abstraite de facture classique ou gestuelle... chaque œuvre de Jacques Pasquier est une véritable page d'écriture. De nombreuses expositions de ses œuvres sont organisées tant en France qu'à l'étranger et rencontrent un succès grandissant. Jacques Pasquier voyage beaucoup et son champ de vision s'élargit : Maroc, Pays Dogon au Mali, Togo, Burkina Faso, Pays-Bas, USA, Bulgarie, Afrique du Sud, Australie, Seychelles etc... il séjournera en Corse, à New York, à Paris, à Belle Ile en Mer ; et ses créations sont abondantes. Le philosophe Michel Onfray écrit dans « L'œil nomade, la peinture de Jacques Pasquier » : « Jacques Pasquier raconte en couleurs, en taches et en traits ce que d'aucuns cherchent par des mots ; il est un peintre errant qui cherche, soit, mais surtout qui trouve ». La réalisatrice Sonia Cantalapedra vient de lui consacrer un film de 57 minutes, Dans l'atelier de Jacques Pasquier, projeté en avant-première au Lucernaire à Paris le 17 Juin 2011.

Production de l'exposition à Belfort : VMO – Véronique Mercier Organisation – 14620 - Norrey en Auge - en partenariat avec le Conseil Général du Territoire de Belfort et la Ville de Belfort.

Commissaire : Joël Mercier

Jacques Pasquier - Peintre avant tout

Ce n'est pas le monde sensible que peint Jacques Pasquier mais sa sensibilité, terme dont l'artiste déplore qu'il soit devenu démodé. Il n'est pas évident de savoir si le peintre dans son geste se défait de la peinture ou au contraire rassemble, sur la toile ou en d'autres supports, ce qui progressivement disparaît ou tout ce qui serait susceptible de disparaître sans prétendre vouloir sauver la peinture de sa propre fin ou d'une mort régulièrement annoncée et toujours retardée. Jacques Pasquier ne théorise pas véritablement, il observe et demeure convaincu qu'une sorte d'élan et de poussée sont nécessaires pour donner à l'impression que l'œuvre est travaillée par la nature elle-même, qu'elle continue de croître moins selon « la ligne » que « ses intervalles, ses distances ». Les principaux biographes du peintre ont insisté avec raison sur le fait que la peinture de Jacques Pasquier a toujours croisé celui de l'apprentissage de la gravure et la lithographie qui est véritablement une estampe de peintre, pratiquée par les peintres, enfreignant certaines règles de la gravure. Cette énumération pour juste bien qu'assez imprécise, allant d'une décennie à l'autre manquerait l'essentiel en ne disant pas assez clairement ce que la gravure a apporté à la peinture et en quoi elle est toujours présente, ne serait-ce que par la contiguïté entre l'acte de graver et l'acte d'écrire qui, finalement, garantit dans la peinture la valeur du signe et l'importance de la lecture en l'occurrence de l'image. Elle relève davantage de la construction que la peinture qui dissout au contraire non pas les sujets mais leurs limites, qui bouleverse les rapports d'échelle. La construction de l'image semble toujours remise sur pieds par la couleur qui intervient par aplats, par nappes, par zones délimitées la peinture ne se lève dans le sens où Daniel Arasse disait que le sens se lève, elle s'avance mais ce traitement de faveur n'est réservé qu'aux données spatiales car pour ce qui est du reste, le trait, le contour, le dessin se font plus désinvoltes. Le travail de la signification ne peut nullement faire l'économie des incohérences et des synopses, des motifs qui facilitent la circulation d'une forme à l'autre et des bavures policières de la peinture.

Le sens des couleurs qui ne coulent pas dans « le bon sens » après que l'artiste les a renversées donnent étrangement l'impression qu'elles retournent vers leur source, les verticales mais également les couleurs horizontales au milieu desquelles viennent s'aplatir ou s'aplatir les constructions progressent et s'avancent, elles traitent avec désinvolture la gravité terrestre et son attraction comme une bavure. Jacques Pasquier a dit d'assez belles choses sur les ruisseaux et la métaphore de l'eau qui est assez constante dans ses *Notes*, et qui dans sa peinture dilue la distance entre les choses. L'eau prend la forme d'adage lorsque «peindre, écrit-il, équivaut au moment où une cruche déborde » ou d'une mise en garde : « l'eau qui ne s'écoule pas croupit », imagination des éléments impalpables : l'air, les brumes, les états vaporeux qui atterment avec le goût de la terre et de ce peintre en jardinier, hésitant à manipuler « le sécheur », laissant plutôt l'herbe folle et la libre association agir à leur guise. Il aurait aimé que sa peinture puisse s'écouler comme de source : « un ruisseau coule là où le relief le laisse passer, il suit donc un cheminement naturel, il s'étale là où la vallée est large, il se rétrécit là où les roches se resserrent, il s'harmonise avec le lieu, il vit en harmonie avec son entourage. Il faudrait, conclut-il, que j'arrive à peindre comme le ruisseau coule ». L'imagination des éléments de Gaston Bachelard rend plus proche la peinture de Jacques Pasquier, ce que le philosophe a dit de l'eau, de l'air, de tous les éléments qui servent à analyser le monde poétique et à y trouver un refuge acceptable résonne dans l'évocation du moulin sur la Rouvre, des laines trempées et des « hamacs des toiles d'araignées » décorant les trop hauts plafonds de l'usine paternelle, les souvenirs y éclaboussent les impressions et les imprécisions où « il faudrait peindre comme il pleut ». Les ruisseaux creusent précisément des sillons dans les campagnes et se frayent un chemin dans l'imaginaire, ils gravent et ravinent la terre. Un ruisseau doit sa beauté au fait que son cour est plus vulnérable qu'il est jalonné d'obstacles ; métaphore assez géo-poétique du travail du peintre. L'étrange sensation de pulsation d'espace fait la particularité des œuvres de Pasquier, il prend le pouls de ses toiles.

Le délice des références serait une tentation à laquelle Michel Onfray oppose leur « un tri minutieux » obtenu grâce à une réelle économie ; un groupe qui évoque un drôle de tableau de Matisse où des enfants jouent avec une tortue ou alors les réécritures du *Déjeuner sur l'herbe* de Picasso, cela ressemble un peu aux impressions de déjà vu qui viennent autant de l'image que de la disposition, la seule différence ce n'est pas le regardeur qui a déjà vu mais les corps de peinture qui ont déjà dialogué entre eux de la même manière, au même endroit, dans une frange qu'il ne serait pas souhaitable d'essayer de rationaliser, ils se retrouvent une nouvelle fois dans une parfaite indifférence au passé. Même si le désir de catégorisation n'est pas forcément utile, il serait tentant de vouloir intégrer la peinture de Jacques Pasquier dans une des tendances de la peinture figurative. Depuis la Seconde Guerre mondiale, malgré ses détracteurs et ses prédicateurs ambigus, la peinture n'a pas faibli, elle s'est même endurcie, au nom de Matisse et en celui de Picasso elle a trouvé des voies et des bifurcations dans l'expressionnisme ou le néo-expressionnisme, des alternatives dans les déclinaisons des nouvelles figures, seulement le terme ne convient pas à Pasquier premièrement parce que s'il se défend sur une période il serait plus contestable sur l'ensemble de l'œuvre, les ingrédients et le dramatisme des mouvements et de ses développements ne résistent pas à la défiance affichée de l'artiste envers la gesticulation, il ne s'inscrit pas dans la lignée de la peinture gestuelle, il est trop méditatif pour cela car il n'y a pas de fureur, sa façon de peindre ainsi que l'a filmé Sonia Cantalapedra est presque ralenti, sans trucage dans le sens cinématographique du terme, c'est un geste naturel, simple étrangement prémédité. Pourtant malgré cet amortissement venu de très loin, Jacques Pasquier sait bien que la toile est un corps (peut-être pas obligatoirement le sien) plus ou moins malléable ou résistant de sorte que retoucher sa toile écrit-il c'est l'estropier. Ce corps de l'œuvre ne se complique pas la vie et cela aussi le distingue de la Nouvelle Figuration, et l'effet de simplicité est renforcé par une absence totale d'ombre, aucune des figures, des formes ne se distinguent par son ombre projetée bien au contraire, ainsi la forme prend une tournure étrange celle du corps métaphysique.

L'absence d'ombre loin de rassurer force le regard à la retrouver, la moindre parcelle de peinture noire autour du corps des pique-niqueurs laisse supposer qu'il existe une règle et dans l'abondance de l'œuvre des exceptions. Cette histoire de l'ombre serait anecdotique si tout le système de la peinture depuis la Renaissance n'en avait pas découlé de même que la relation au dessin qui déterminait une façon de négocier le passage d'une forme à l'autre. Il n'y a pas d'ombre dans les œuvres de Pasquier tout simplement parce qu'il a élaboré un système de peinture où les traits ne sont ni des contours ni des frontières. Il ne peut pas avoir d'ombre non plus parce que la lumière est tout sauf zénithale, elle refait surface suivant un trajet compliqué qui ne veut rien devoir à l'atmosphère, elle est teinte davantage que couleur. L'absence d'ombre cache un procédé de déstratification qui n'est pas le plus petit des enjeux de la modernité, ou plutôt de la postmodernité, où imitations, parodies et doublures, l'avenir de la peinture semblent se jouer aux dés.

Nicolas Surlapierre, conservateur du patrimoine – directeur des musées de Belfort



Jacques Pasquier, *Quatre messieurs pique fleur*, statuette en terre cuite, 1999.